

Paris, le 4 Juin 1880

Mademoiselle et chère amie,

Vous m'avez donné un témoignage de grande confiance en me recommandant à la direction à la Wiener Zeitung, car, évidemment, sans vous, la direction ignorait même l'existence de mon humble personne et ne me faisait pas l'offre de la question. Cette offre m'a conduit au premier moment à ne pas d'abord l'occasion de donner à l'étranger la vraie note sur notre situation intellectuelle et littéraire, et de réduire à leur vraie valeur certains phénomènes dont on exagère l'importance au delà de nos frontières. Je me suis demandé ensuite si, en combinant ceci avec autre chose, je n'arrivais pas à m'emanciper et à m'affranchir d'un journal, qui dont le directeur au moins m'est devenu odieux. Aussi ai-je pris trois jours de réflexion avant

de vous envoyer mes vifs remerciements et ma joie.  
Tout bien pesé, je dois dire non. Voulez faire un compte-  
rendu consciencieux et exact du mouvement, non seule-  
ment littéraire, mais artistique et social, et ne pas me  
borner à écrire de chic, comme nous faisons ici dans  
un langage trivial mais expressif, il m'eût fallu  
sortir le soir pour aller au spectacle, à l'opéra et aux  
conférences, ainsi que dans des réunions populaires. Or,  
c'est là ce que je n'aime pas faire. Dès que je sors le  
soir, ma mère craint qu'il se m'arrive de accidents,  
son imagination s'épouvante et elle ne s'endort pas,  
que je ne sois rentré et venu me monter au pied  
de son lit. J'ai donc décidé, il y a quatre ans, de ne plus  
sortir le soir après dîner, afin que ma mère, si éprou-  
vée et si tourmentée, soit au moins tranquille sur mon  
compte. J'écris je, à la rigueur, sortis de loin en  
loin, mais régulièrement, non.

Donc, exprimez, je vous prie, toute ma gratitude  
— à vous d'abord, à la Wiener Zeitung, ensuite,

et dites que je regrette infiniment de ne pas pou-  
voir accepter la tâche si nécessaire dont on voulait  
me charger.

Je me borne là, pour aujourd'hui. Vous êtes  
sur votre départ, et ce n'est pas le moment de  
causer. Je suis d'ailleurs souffrant d'une légère  
bronchite, et ma tête est lourde et enfiévrée.  
Vous, votre marasme me paraît vous avoir  
porté bonheur. La lettre que vous m'avez écrite  
est pleine d'esprit et charmante. Sortez de marasme,  
si marasme il y a, mais vivez - moi sagement ainsi.  
Bonne nuit - moi cette exigence ou plutôt cette  
prière, et recevez encore une fois l'assurance de  
ma vive gratitude.

Respectueusement et affectueusement,

A. Marchand.

P.S. Vous avez mal compris un passage de ma dernière lettre.  
Ce n'est pas moi qui ai décidé que votre traduction se  
paraîtra qu'en automne. On m'a même dit qu'elle paraîtra  
probablement avant l'automne. Je vous conseillais simple-  
ment de prendre patience au cas où, malgré cette promesse,  
l'impression subirait un retard.

